

VALÉRIE ROUZEAU

# ÉPHÉMÉRIDE

*POÉSIE*

*Chez Rouzeau, on chante, on danse, les guitares résonnent et les flûtes donnent dans l'aigu.*

Thierry Clermont, *Le Figaro littéraire*.

# ÉPHÉMÉRIDE

## DU MÊME AUTEUR \*

### À LA TABLE RONDE

*Pas revoir* suivi de *Neige rien* (coll. « La Petite Vermillon », 2010).

*Vrouz* (coll. « Vermillon », 2012. Prix Apollinaire 2012).

*Va où* (coll. « La Petite Vermillon », 2015).

*Sens averse* (coll. « Vermillon », 2018. Prix Méditerranée 2019).

\* *Bibliographie en fin d'ouvrage.*



VALÉRIE ROUZEAU

# ÉPHÉMÉRIDE

(le temps passe et fait mes rides)

Poésie



LA TABLE RONDE

26, rue de Condé, Paris 6<sup>e</sup>

© Éditions La Table Ronde, Paris, 2020.

[editionslatableronde.fr](http://editionslatableronde.fr)

*Pour Jean-Pascal Dubost*  
*Pour Lambert Schlechter*  
*À la mémoire d'Antoine Émaz*





## EURÊKA CELA NE TIENNE !

*Pour Brigitte Comminges*

C'est je crois la première fois que je trouve mon titre avant d'avoir commencé à écrire ce qui me trotte par la tête ! Au cours de l'été 2016, pour des raisons personnelles, et parce que je ne suis ni Sylvia Plath, ni Catherine Pozzi, ni Mireille Havet – pour ne citer que des femmes diaristes d'exception – j'ai jeté tous mes journaux intimes aux vieux papiers : autant faire de la place pour les futurs agendas, les cahiers d'écolière à remplir de poèmes, de gribouillis divers. Je connais depuis des années des troubles de la mémoire : hypermnésie pour les dates, les anniversaires en particulier mais aussi les fêtes, et même certains non-événements de ma vie, de ces moments que l'on pourrait sinon qualifier d'anodins, du moins de tout à fait oubliables à ceci près qu'ils se sont gravés tels des 1<sup>er</sup> avril ou des 14 juillet dans la fragile boîte noire de mon crâne et puis, comme pour contrebalancer le phénomène ou me délester d'un trop-plein, une amnésie parfois si totale qu'il m'est arrivé de craindre d'avoir contracté une maladie neurodégénérative. Quand on songe que la mère des Muses s'appelle Mnémosyne !

À l'automne 2017, j'ai eu le désir de quelque chose de nouveau pour moi : réunir des textes variés : notes, fragments, lettres et courriels, traductions, commentaires, poèmes encore (et toujours !) ; constituer un recueil de « miscellanées ». J'ai

pensé à Pierre Reverdy, à Antoine Émaz. Je souhaitais quelque chose d'hybride sans trop savoir comment rassembler un tant soit peu de cette matière (ce « métier », eût dit Cesare Pavese), oui cette matière de vivre accumulée au fil du temps, et ce fil, par quel bout le saisir... Le mur au-dessus de ma tête était couvert de post-it saturés de « deadlines » (de ces mots qui ne font pas grand bien), noircis de listes de choses à faire « asap », etc., etc. : de ces « dates-limites » dont la seule aurait dû, idéalement, être celle du jour de ma mort, donc ailleurs que sur un post-it, nulle part en somme. Bref, de ces urgences de ceci ou cela, tous ces diktats issus des technologies, lesquels vous somment d'être en connexion permanente, toujours « réactive » quand vous n'aspirez qu'à respirer normalement. (Soupir...) Toutes ces échéances régulièrement vouées à mes amnésies parfois salutaires malgré les soucis occasionnés, retards et rendez-vous manqués. Eurêka cela ne tienne, je ferais un atout d'un handicap, j'effeuillerais l'éphéméride, consulterais mes agendas et convoquerais mes souvenirs. Les dates défileraient dans le désordre de ma mémoire tantôt atrophiée, tantôt hypertrophiée, avec moult pieds de nez à Kronos, des coq-à-l'âne, des digressions, du saute-mouton et des téléphones qui sonnent au moment où la baignoire n'attend plus que vous pour déborder...

Voici quelques bornes, quelques moments de ce chemin qui est le mien. J'envisage deux ou trois petits volumes. On me reprochera peut-être de ne quasiment rien dire de l'actualité : à quoi bon en rajouter, les commentaires abondent jusqu'à saturation. Naguère le merveilleux Stephan Eicher chantait *Déjeuner en paix* : « les nouvelles sont mauvaises d'où qu'elles viennent... » Tout le monde devrait pouvoir déjeuner en paix, déjeuner sur l'herbe. Vivre enfin. Merci à toutes celles, tous ceux qui m'ont prêté leurs mots, « mes mots (mémo ! J'ai toujours sur moi de quoi prendre des notes), mes mots des autres ».

V. R.

VALERIE

WE GAVE A PARTY  
FOR THE GODS  
AND THE GODS  
ALL CAME

JOHN GIORNO

*Reims,  
October 13, 2005*



### **Nevers, 11 mai 2019**

Anniversaire de Crocodile. Le temps vole, le temps file. Une petite araignée noire recroquevillée morte au pied de mon lit. Une grosse mouche éteinte au bord de la fenêtre du séjour. Et 2, deux tourterelles turques en haut de la grille de fer forgé, dont l'une chante...

Michel Deguy dit qu'il est «écrivain de poèmes», Hélène Sanguinetti dit qu'elle écrit «du poème» (je souligne) et quant à moi je compte sur mes syllabes. Mes mots des autres, je le répète, aussi.

### **Saint-Ouen, 10 février 2012**

Chez l'épicier kabyle, un client quitte la boutique en lançant: «Bonne animation!» Jamais entendu ce mot dans un tel contexte, je me le fais expliquer: le client travaille à Conforama, il faut qu'il y ait du monde, des consommateurs, de l'animation, donc. Ce qu'il souhaite à Djelil dont le commerce bat de l'aile.

## **Beyrouth, mars 2010**

Iskandar Habache : tu parles grec ?

Moi : non.

Lui : pourquoi ?

## **Nevers, 12 mai 2019**

Les martinets fauchent les nuages et les palombes claquent des ailes comme si j'avais peur. Un peu d'azur fait signe. Le muguet du 1<sup>er</sup> mai 2017 n'a pas fleuri, ni l'an passé, où j'en ai acheté un brin, ni cette année. Chagrin. Anémones bleues. Et pas une seule abeille.

## **Nevers, 1<sup>er</sup> mai 2018**

Bonjour Jean-Gilles Badaire, mon tout cher ange en vrac, je viens d'acheter le muguet de la fête du travail à une petite fille aux grands yeux noirs et son pater au large sourire. J'ai disposé mon bouquet de clochettes odorantes dans une flûte à champagne de cristal de Bohême, flûte dépareillée de sa jumelle (les autres ayant été brisées comme des amours) et acquise à prix modique pour cette raison aux Puces de Saint-Ouen, où j'ai vécu environ neuf ans, environ l'âge de l'enfant du voyage dont le regard pétillait au-dessus de ses ongles en deuil. Enfant, enfin !

À cette enfant, j'aurais aimé raconter l'histoire de notre mésange charbonnière, mais par où aurais-je commencé ? Par le grenier, comme Arsène Lupin le gentleman cambrioleur, et l'oiselle que tu y trouvas morte, desséchée lors de ta première visite chez moi à Nevers, ou par le poème écrit un an plus tôt à Saint-Étienne, et en donner le récit chrono-

logique ? Tu m'apportais notre livre d'artiste à signer, quarante « mésanges charbonnières », mon poème et tes quarante peintures originales dans le bel écrin des éditions Fai fioc. Tu m'as suggéré de garder la mésange, sujet de notre livre, m'assurant que son frêle corps ne se décomposerait pas. J'ai tremblé en la tenant au creux de ma paume, j'étais profondément troublée. Plus tard, tu m'as demandé si j'avais pensé à Sainte Bernadette : non, je n'y avais pas pensé, et pourtant ! Elle repose depuis plusieurs siècles, intacte, en sa châsse de Nevers, la ville où je vis. L'idée m'est alors venue de me procurer un beurrier de verre pour y déposer l'oiseau, avec pour linceul un mouchoir d'aïeule de lin pâle, finement brodé. Un beurrier ! que je n'ai pas trouvé encore. Comme dans tes œuvres, il n'y a pas d'objets nobles d'une part et d'objets vulgaires d'autre part. Tes pots, calebasses, gamelles, marmites, ta boue et tes bouquets qui penchent quelquefois révèlent aussi bien « l'or du temps » recherché par André Breton que la couronne sertie de pierres précieuses d'une reine de Shakespeare ou d'ailleurs. Ton geste de peintre, de dessinateur, d'écrivain donne à voir toute pierre comme étant précieuse, et vivent les cailloux de Poucet !

Je peux lire ceci dans tes peintures, tes carnets : c'est parce qu'elle est mortelle que la vie est belle et fragile, même si de plus en plus les transhumanistes travaillent à la réalisation d'une « éternité » prochaine et inhumaine. Que Dieu ait créé l'homme ou l'homme Dieu m'importe peu. Pour ma part, hors toute religion et surtout, en dehors des dogmes liberticides, je crois aux anges et même au Père Noël, à condition que celui-ci n'existe qu'en un seul exemplaire et n'ait rien à vendre.

Quand je pense que tu as commencé à peindre dans une guérite de garde-barrière au bord d'une voie ferrée à l'abandon (j'ai appris cela en lisant Marc Blanchet) et plus tard exposé tes « Cérémonies » au château de Chambord,

je me dis que le gamin que tu fus, fils de forain, dénichéur des meilleures cachettes : closeries, mesures, fermes, « hangar brinquebalant » – en bref, tes cabanes, tes « ranchs » au cœur de la campagne berrichonne, au village de Vasselay et alentour, c'étaient autant de Chambord fantastiques en ton regard de gosse qui admirait Davy Crockett, « l'homme qui n'a jamais peur ».

Ton travail témoigne du don d'émerveillement de l'enfance – mais cela est vrai de nombreux artistes, or, avec toi, dessins et peintures n'en restent pas là. La merveille est bousculée, malmenée. Le mur où tu peins une fresque, « assassiné », de ton propre aveu. « C'est souvent la guerre avec la peinture » confieras-tu à un journaliste en ton atelier. Tes gracieuses « mariées », de dos, qu'Yves Peyré a justement comparées à des Ophélie, portent des couronnes de fleurs blanches aussi ravissantes qu'inquiétantes. Et lorsqu'elles se retournent, leur sourire semble un rictus, la grimace qu'on imagine à la mort vivante – car la mort est vivante et tu sais nous faire voir cela, cet inadmissible, au point de nous déboussolez. Vanités nombreuses, si humblement données par toi, jusqu'à trôner sur une chaise d'Afrique de l'Ouest. « Le poète est le roi des gueux » disait Jean Richepin. Tendresse et solitude. Pinceaux et couteaux. Je me sens proche de tes « prières sauvages », de tes lumières, de tes ténèbres, de tes éléments : la pluie, le vent, la neige... Tes aurores et tes crépuscules. « Ô saisons, ô châteaux ! » Et tes poissons hors de l'eau ! Tes végétaux – mon règne de prédilection, le végétal. Si chez toi arbres ou fleurs ne procèdent pas d'un paradis, ils vibrent même en plein hiver d'être encore vivants, de n'être pas encore, pas déjà morts. Ils ont tenu bon jusque-là. Pour de tels cadeaux, de tels dons, de telles offrandes, tu as toute ma gratitude. Et combien le vert, les multiples verts (oserais-je ajouter, les vers !) sont difficiles, notes-tu quelque part, toi peintre, quand toi poète écris : « douze bons pla-



tanés » (je souligne) ou « l'ancre d'un saule âgé » (encore une bonne planque !).

Un jour je te demanderai, à propos du cycle des « Parents », pourquoi ces titres en anglais de « Mummy », de « Daddy ». J'en ai mon interprétation, mais...

Pour finir ma lettre de manière amusante, je te dirai, moi qui comprends rarement les choses du premier coup, que la première fois où j'ai entendu le nom de ce peintre majeur, parmi les plus importants pour toi, Fautrier, j'ai compris « Faut trier », comme si, par-delà les années, la voix de mon père récupérateur me parvenait en écho : « Faut trier les métaux. »

Et puis ce poème pour toi, avec l'amitié et l'admiration vives de moi :

Ce jour je n'ai d'autre raison  
Que d'aller pleurer sous la pluie  
Comme dans la chanson mais en vrai  
Une bosse telle une étoile au front  
Dromadaire privé de désert  
J'irai de Nevers à neuf heures  
Et puis je verrai mon chagrin  
Sauter dans les flaques à cloche-pied.

### **Nevers, 27 octobre 2015**

Anniversaire de la naissance de Sylvia Plath et de Dylan Thomas.

Je prépare mon expédition à Cork (université) puis Aldeburgh (festival) avec Susan Wicks. L'amie Sue, que j'accompagne à son atelier dans la « maison rouge »

de Benjamin Britten, a traduit le poème inaugural de *Neige exterminatrice* de Christian Bachelin, « Testament quotidien », que j'aurai à présenter en un quart d'heure au public anglais. Parmi les mots que j'ai le plus de mal à prononcer, les mots issus du français : « littérature », « alexandrine », « punctuation », etc. La bataille de Hastings continue...

#### TESTAMENT QUOTIDIEN

Je raconte une gare un fleuve une guitare  
Une mansarde vague un arbre un matin nu  
Haute mélancolie de la pluie sur la mer  
Une seconde à peine de conscience ardente

Je raconte à voix ivre le rouge et le noir  
Fenêtre délirante ouverte sur le large  
O mon identité soumise aux quatre vents  
Cortège quotidien dont retombe la cendre

Je vous dirai un pan de mur un gazomètre  
Un cheval maigre une lessive sur un fil  
Et comment s'acheva le voyage d'Ulysse  
Sur une île perdue dans la fumée d'hiver

Je vous dirai encor une hirondelle morte  
Un crime en banlieue nord le bleu d'une anémone  
Je vous dirai encor une aube d'amour triste  
Et le jour fermera ses volets de nuages

En vain je traduirai le cri du mâchefer  
Le spasme du poisson qu'on jette sur l'évier

En vain le bruissement de l'herbe après la pluie  
La parole s'envole et l'angoisse demeure

Enfant instantané de l'ombre et du soleil  
N'ai-je vécu en tout que ce peu de clarté  
Une seconde à peine de mémoire ardente  
Toute une éternité de légende invouable

#### EVERYDAY TESTAMENT

I write about a station or a river a guitar  
A hazy attic room a tree a naked morning  
The melancholy sweep of rain across the sea  
Scarcely a second's burning consciousness

In a drunken voice I tell about the red and black  
The raving window open to the waves  
Oh my identity that's buffeted this way and that  
The daily slow procession's falling ash

I'll give you a gasometer a narrow width of wall  
A skinny horse a wash hung out to dry  
The ending of the travels of Odysseus  
On a far island lost in winter smoke

I'll tell you also of a swallow's death  
The blue of an anemone a crime in suburbs to the north  
And then I'll tell you a sad dawn of love  
And day will close its shutters made of cloud

In vain I shall translate the cinders' rasp  
The writhing fish that's slapped across the sink

In vain convey the rustling of the grasses after rain  
Words fly off anguish stays

Snapshot child of sun and shadow  
Is all I've lived this little pool of light  
Scarcely a burning second to look back  
A whole immortal legend that I can't admit.

Des livres, des livres, des livres! Au festival d'Aldeburgh, il m'a plu d'échanger des livres contre des livres, jeu de mots perdu dans la langue anglaise, où I was happy to turn pounds into books.

### **Nevers, 14 mai 2019**

Au ciel, la ligne pâle, fragile, de l'avion pour Vienne que je n'ai pas pris. Messages d'excuses et courriel plus personnel à l'ami Jan Wagner, *Grand Tour* impossible pour moi. On a pénétré chez Vincent et volé son portefeuille, nulle effraction, le voleur devait savoir que Vincent ne fermait pas sa porte à clef. Avec Marie-Anne, voisine sympa, on a cherché dans les poubelles alentour en activant la fonction « lumière » de nos portables, en vain.

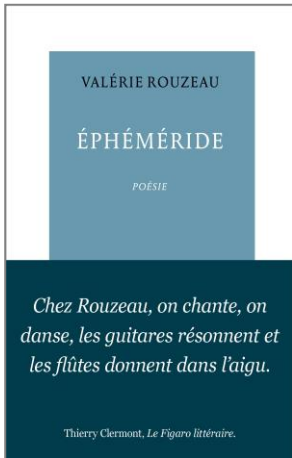
Libellule, petit livre, où es-tu? Frêle agrion de la Sauldre d'enfance.

Mon brave buffet bleu, mon écritoire, a tout l'air d'une œuvre de Gaston Chaissac.

« À l'automne 2017, j'ai eu le désir de quelque chose de nouveau pour moi : réunir des textes variés – notes, fragments, lettres et courriels, traductions, commentaires, poèmes encore (et toujours !) ; constituer un recueil de “miscellanées”. J'ai pensé à Pierre Reverdy, à Antoine Emaz. Je souhaitais quelque chose d'hybride sans trop savoir comment rassembler un tant soit peu de cette matière (ce “métier”, eût dit Cesare Pavese) oui cette matière de vivre accumulée au fil du temps, et ce fil, par quel bout le saisir... Le mur au-dessus de ma tête était couvert de post-it saturés de “deadlines” (de ces mots qui ne font pas grand bien), noircis de listes de choses à faire “asap”, etc. etc. : de ces “dates-limites” dont la seule aurait dû, idéalement, être celle du jour de ma mort, donc ailleurs que sur un post-it, nulle-part en somme. Bref, de ces urgences de ceci ou cela, tous ces diktats issus des technologies, lesquels vous somment d'être en connexion permanente, toujours “réactive” quand vous n'aspirez qu'à respirer normalement. (Soupir...) Toutes ces échéances régulièrement vouées à mes amnésies parfois salutaires malgré les soucis occasionnés, retards et rendez-vous manqués. Qu'à cela ne tienne, je ferais un atout d'un handicap, j'effeuillerais l'éphéméride, consulterais mes agendas et convoquerais mes souvenirs. Les dates défileraient dans le désordre de ma mémoire tantôt atrophiée, tantôt hypertrophiée, avec moult pieds-de-nez à Kronos, des coq-à-l'âne, des digressions, du saute-mouton et des téléphones qui sonnent au moment où la baignoire n'attend plus que vous pour déborder...

Voici quelques bornes, quelques cailloux de ce chemin qui est le mien. On me reprochera peut-être de ne quasiment rien dire de l'actualité : à quoi bon. Naguère le merveilleux Stephan Eicher chantait “Déjeuner en paix” : “les nouvelles sont mauvaises d'où qu'elles viennent...” Tout le monde devrait pouvoir déjeuner en paix, déjeuner sur l'herbe. Vivre enfin. Merci à toutes celles, tous ceux qui m'ont prêté leurs mots, “mes mots (mémo ! J'ai toujours sur moi de quoi prendre des notes), mes mots des autres”»

Extrait de la préface



# Éphéméride Valérie Rouzeau

Cette édition électronique du livre

*Éphéméride* de Valérie Rouzeau

a été réalisée le 28 février 2020

par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9791037106605 - Numéro d'édition : 365366).

Code Sodis : U322002 - ISBN : 9791037106629

Numéro d'édition : 365368.